

La nuit de la marmotte.

17 mai 2022

J'ai une routine matinale très rigoureuse. Tous les athlètes de haut niveau comme moi en ont une. Je me lève très exactement entre 7 h 30 et 10 h. Jamais après 11 h, en général. Je consacre la première demi-heure à retrouver mes repères : où suis-je? Qui suis-je? Pourquoi suis-je? Depuis ma tendre enfance, le réveil est une épreuve. J'ai l'impression de démarrer l'ordinateur familial de mon adolescence. C'est laborieux. Les synapses se forment, mon cerveau s'éclaire tranquillement, comme un stade de baseball à la tombée du jour. C'est un problème. Je peux rarement gérer quoi que ce soit avant midi. Imagine si tu avais à repartir le chauffage de ta piscine chaque matin. Tu perdrais de précieuses heures de baignade.

Lorsque je retrouve l'usage de mes mains, elles n'ont qu'une mission, préparer le café. Chaque matin, sans exception. Ce n'est pas un euphémisme. Depuis la première fois que mes lèvres ont touché ce précieux nectar, je ne m'en suis jamais privé un seul matin. Je le répète, ce n'est pas un euphémisme. Quelqu'un m'a demandé récemment comment je me sens lorsque je ne bois pas de café le matin, ma réponse n'aurait pas pu être plus honnête : je ne sais pas.

Le café coule. La suite est une succession de petites tâches élémentaires. J'enfile des bas chauds, je dépose une douzaine de Cheerios sur la tablette de la chaise haute de Maëla et je m'assois à la table, en fixant le mur pendant que le processus de démarrage cérébral se poursuit. Comme je vous dis, c'est laborieux.

Jusqu'ici, vous vous dites qu'il n'y a, dans cette routine, que bien peu d'embûches. Certes. Je suis habitué, presque sur le pilote automatique. Ce qu'il faut savoir, c'est que pendant tout ce temps, Kiwi me raconte ses rêves. « Kiwi », c'est le petit nom que j'ai attribué à ma blonde, il y a de ça quelques années. À ce jour, je ne sais pas pourquoi mon hémisphère droit a choisi ce petit fruit comme nom d'amour. Un soir, alors qu'on se préparait à aller souper ensemble, je lui ai demandé : « Es-tu bientôt prête Kiwi? ». Je ne pense pas l'avoir appelé Myriam depuis.

Et non, elle n'était pas prête. Même pas proche.

Ce qu'il faut aussi savoir, c'est que les rêves de Kiwi sont denses, exhaustifs, disparates, scabreux et bourrés de voltefaces. Au-delà de la trame narrative principale, il y a un nombre impressionnant de sous-quêtes. Comme dans un épisode de Seinfeld. J'essaie d'écouter ces récits d'une oreille attentive. Littéralement. Mon oreille gauche ne fonctionne qu'après mon deuxième café.

Kiwi n'est pas qu'une jeune femme avec une créativité nocturne pétillante, c'est aussi une conjointe d'une grande écoute. Curieuse à souhait. Je sais qu'elle aimerait que je réplique avec une aventure rocambolesque, concocté de toute pièce par mon inconscient. Mais non. La majorité du temps, c'est la même histoire. Le même rêve. Ou presque.

Sans exagérer, je dirais que deux à trois fois par semaine, je rêve que je suis à l'école. Comprenez-moi bien, je n'ai jamais l'âge d'être à l'école. Je suis tout le temps trop vieux. Je suis moi, maintenant. À chaque fois, bien que je sois entouré de jeunes ados, je suis « Simon Gouache l'humoriste de 37 ans avec une carrière prospère ». Ce n'est jamais vraiment la même situation. Parfois, je dois présenter un exposé oral pour lequel je ne suis pas prêt. Parfois, je dois remplir un examen d'algèbre pour lequel je n'ai pas étudié. Parfois, je cherche une salle de classe dans un corridor que je n'ai jamais visité. C'est souvent différent, mais toujours pareil. Je patauge dans l'incompréhension, en me souvenant sans cesse que j'ai mieux à faire. Que j'ai déjà un métier. Un métier que j'adore de surcroît. Que je suis un humoriste professionnel et que je ne devrais pas me réinscrire pour la prochaine session. Je veux quitter, mais je reste. Je dois rester.

Nuit après nuit, après nuit. Le même rêve. Si bien qu'en trouver la signification fait maintenant partie de notre routine matinale.

Kiwi pense que, dans mon fin fond, je me sens mal d'avoir profité du système scolaire pendant deux décennies pour finir par conter des *jokes* de tapis de bain pour vivre. L'hypothèse se tient. Après tous, j'ai sucé le temps, l'énergie et la générosité de plusieurs professeurs dédiés, du primaire à l'université, avant de décider de faire carrière dans le monde de la blague. Je n'ai jamais eu à trouver le cosinus d'une *joke* de gougoune.

Personnellement, je pense que la blessure est plus profonde. Après tout, je suis, encore aujourd'hui, incapable de traverser un corridor d'école sans fixer mes pieds en me répétant que tout va bien aller. Je pense que je ne me suis jamais laissé le droit de ne pas me sentir à ma place dans une classe. Mais bon, on explorera ça dans une prochaine lettre, peut-être.

L'enquête se poursuit, matin après matin. Kiwi ne se tanne jamais d'essayer d'en trouver la signification, matin après matin. Je ne me tanne jamais d'écouter les récits rocambolesques que son imaginaire lui a concoctés, matin après matin.

Je ne me tanne pas de nos matins à deux. C'est pourquoi je lui ai demandé d'être mon épouse.

Les yeux brillants, elle a répondu : « C'est sûr ». Avec son accent du Saguenay.

On se reparle dans un mois.

Simon
